

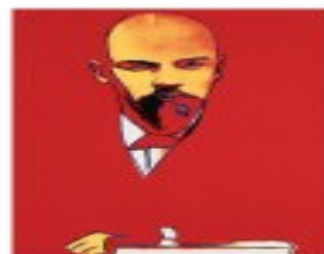


Paris

Journal (extraits)

vendredi, 3 juillet 2009 / **A.G.**

A Paris, le 1er juillet, visite de l'exposition Andy Warhol au Grand Palais (vous avez encore quelques jours). Pourquoi Warhol ? Parce que c'est un saint ? Oui. Mais aussi « un financier de l'anti-illusion, un banquier maniaque de l'inversion monétaire, aussi prompt dans le choix que dans l'exécution élégante de la négation. » Personne n'a su peindre la « société du spectacle », ses icônes et son dieu-argent (dollar) comme Warhol. Magnifiques portraits de Mao mais aussi un Lénine (pas de Staline). Warhol était catholique, on le sait. Négation de la négation [1].



Le soir, conférence sur « le catholicisme de Dante » par Philippe Sollers au Collège des Bernardins (« site » magnifique : le pape Benoît XVI y parla le 12 septembre 2008).

Profondeur. Intensité. « La candida rosa ». L'Italie.

Attention, pas de malentendu : « Le Paradis, on n'y va pas sans une extrême souffrance. »

Je fais dédicacer un numéro de la revue « L'Infini » pour l'offrir à une amie. Il y est question de Paradis ou d'Eden « caché » [2].

Nuit à l'Eden (logique).

Le 2 juillet, visite de l'exposition « le bestiaire d'André Masson » au musée de la Poste. André Masson, l'ami des surréalistes (mais surtout, dans les années trente, de Bataille et de Leiris). L'Espagne. Mythologies. Acéphale. Beaux dessins. Belles aquarelles. Mauvaises peintures (à part deux paysages « chinois »). Une difficulté évidente à passer à la couleur vraie (voir Picasso ou Matisse à la même époque).

16h : repos, sommeil immédiat sur un banc (1/2h).

Colloque William Burroughs au British Council. Topo confus par un conférencier convoqué « au pied levé » sur la « société de contrôle », suivi d'un enregistrement sonore d'un entretien avec Marcelin Pleynet (l'un des premiers à parler du *Naked Lunch* (*Le Festin nu*, 1959) en France dans les années 60 [3]). MP3 inaudible, je sors au bout d'un 1/4 d'heure.

Marche (malgré la chaleur). La rue Saint Dominique, le boulevard Saint Germain, la rue du Bac (le 7ème arrondissement). L'Église Saint Thomas d'Aquin. La rue de l'Université, la rue de Lille.

Connaissez-vous la rue de Lille ?

« Quelque chose s'est passé là ».

Le « Peintre Sculpteur Poète » Max Ernst [4] a habité au numéro 19 « de 1962 à sa mort le 1er avril 1976 » (Heidegger meurt la même année mais pas un 1er avril, le 26 mai : manque d'humour ? — Mao, lui, meurt le 9 septembre : tremblement de terre et [Délivrance](#)).

Mais c'est surtout le 5, rue de Lille qui est intéressant. Philippe Sollers en parle dans son dernier roman, *Les Voyageurs du Temps* (Gallimard, 2009, p. 205-206) :

« [...] je vais au 5, rue de Lille, et je tombe sur l'adresse de Lacan, qui, on le sait, a exercé là, de 1940 à sa mort (en 1981), son très éprouvant métier de psychanalyste. Si le divan de Lacan pouvait parler, il mettrait en crise toute l'industrie romanesque et ses millions de livres pour rien. Cette adresse m'est familière. Bien que jamais allongé chez lui, c'est là que j'allais le chercher, certains soirs, pour dîner en sa compagnie à La Calèche, le restaurant d'en face. Le 5, c'était la promesse d'un plaisir. [...]



Plaque au 5, rue de Lille

Là. Quand. Le lieu. Le temps.

Mais le 5 rue de Lille (et c'est là que le temps se met à parler à voix basse) était aussi l'adresse d'un certain Darasse, le banquier d'Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, lorsqu'il venait toucher la pension que lui envoyait son père depuis Montevideo (Darasse était en affaires avec ce pays lointain). Ducasse allait chercher son argent chez Darasse, les patients et les patientes de Lacan venaient le payer pour apprendre, en parlant, leur identité. C'est parfait.

La rencontre d'Ernst et de Lacan, sur la table de dissection du temps, est logique. Celle d'un banquier et d'un poète l'est encore plus, mais reste à inventer. Quoi qu'il en soit, maintenant, la rue de Lille vibre.

[...] C'est au même banquier Darasse que Ducasse, le 12 mars 1870 (il meurt en novembre, à l'âge de 24 ans et demi, pendant le siège allemand de Paris), annonce que sa méthode a complètement changé après l'échec des *Chants de Maldoror*, pour dans *Poésies I et II*, donc) chanter exclusivement « l'espoir, l'espérance, le calme, le bonheur, le devoir ». Voilà qui devrait plaire au banquier et au père. Ici, l'humour est à son comble, et n'a été que peu compris. » [5]

La rencontre, sur la table de dissection et de contraction du temps, de Warhol, de Dante, de Sollers, de Lacan et de Lautréamont, est aussi logique.

Le Voyageur du Temps aurait pu ajouter que c'est au 23, toujours rue de Lille, toujours côté impair, que séjourna, de novembre 1846 à mars 1847, un homme qui, vingt ans plus tard, n'hésita pas, lui aussi, à citer... Dante en exergue d'un de ses livres les plus célèbres :

« *Segui il tuo corso, e lascia dir le genti !* »

« *Poursuis ton chemin, et laisse dire les gens !* »

Il s'appelait Karl Marx (Préface de la première édition du *Capital*, 25 juillet 1867).

Reste à savoir qui a le mieux réussi à faire sauter la banque.



Devant le 5, rue de Lille, le 2 juillet (19h)

[1] Voir : [Saint Warhol's spirit](#) et [Marylin par Warhol](#).

[2] Lire [L'Eden caché](#) et voir [Photos](#).

[3] Très exactement dans [le numéro 18 de Tel Quel, été 1964](#).

[4] [Biographie de Max Ernst](#).

[5] Lire [La lettre complète de Ducasse à M. Darasse du 12 mars 1870](#).
